

Une anthropologie des Modernes

À propos de *Enquête sur les modes d'existence* de Bruno Latour

Hervé Dumez
CNRS / École polytechnique

(M'installant à mon bureau, et alors que je double-clique sur mon word surgit de derrière mon écran un de ces êtres de fiction dont Bruno Latour étudie précisément le mode d'existence)

Lui — Benêt, que prétends-tu faire ?

Moi — Ayant lu les quelques cinq cents pages du dernier livre de Bruno Latour (2012), en écrire le compte rendu.

Lui — Ce n'est pas un livre, seulement ce qu'un de ces gestionnaires de la recherche que tu affectionnes particulièrement appellerait le premier délivrable d'un vaste projet. Comptes-tu aussi rendre compte du projet ?

Moi — J'ai consulté le site web, c'est un peu compliqué...

Lui — Compliqué ? Tu divagues, le projet en lui-même est démesuré, fou.

Moi — Il ne faut rien exagérer.

Lui — Mais je n'exagère pas : rien moins que de montrer que les Modernes, depuis le XVI^{ème} siècle, mais tant qu'à faire depuis Socrate, allons-y, n'ont rien compris de ce qu'ils ont réussi à mener à bien. Décrire l'abîme entre notre expérience, et ce que nous en disons. Tout serait faux, et personne ne s'en serait aperçu avant que n'arrive Bruno Latour, tel Saint Georges terrassant le dragon de la modernité. Laisse tomber.

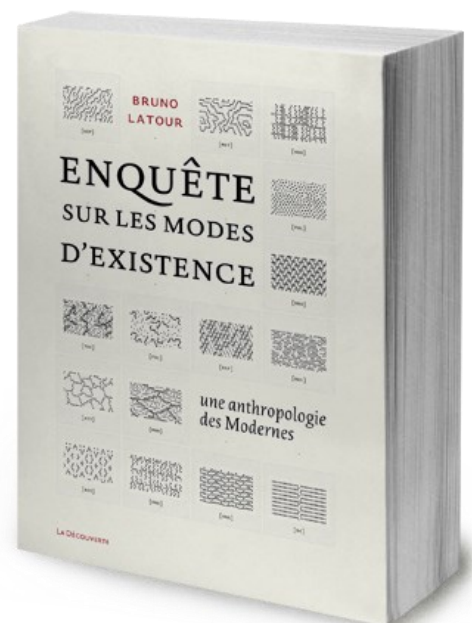
Moi — L'idée qu'il y aurait des modes d'existence différents, ayant leur fonctionnement propre, ce que Husserl appelait des ontologies régionales, et que l'on pourrait se tromper en raisonnant sur un mode à partir d'un autre, n'est pourtant pas inintéressante...

Lui — Tu n'auras pas commencé d'essayer d'expliquer ça à ton lecteur que tu l'auras perdu. (*Se tournant vers vous, lecteur :*) Lecteur, n'es-tu pas déjà perdu avec cette idée d'ontologies régionales ?

Vous — Il est vrai que l'expression en elle-même fait assez peur...

Moi — Et si je suis capable d'expliquer le tout de la chose avec une phrase empruntée à un chien qui parle ?

Lui — C'est cela, oui, c'est cela...



Moi — E.T.A. Hoffmann fait dire ceci à son chien Berganza : « *Vous autres Allemands, vous ressemblez tous à ce mathématicien qui, après avoir entendu l'Iphigénie en Tauride de Gluck, frappa doucement sur l'épaule de son voisin en extase, et lui demanda d'un air fin : "Mais qu'est-ce que cela prouve ?"* » En remplaçant « Allemands » par « Modernes » on a tout le livre de Bruno Latour, en très simple. La musique a son mode d'existence propre qui a ses conditions de félicité ou d'infélicité à lui : quand il s'agit de la divine musique de Gluck, on est dans l'extase, donc la félicité ; mais on commet une erreur de catégorie quand, comme le mathématicien, on laisse entendre

que la musique n'est rien, puisqu'elle ne répond pas à la condition de félicité de cet autre mode d'existence qu'est celui de la science, c'est-à-dire la preuve. Tu vois dans cet exemple qu'il existe des modes d'existence multiples et distincts (ici au moins deux, l'œuvre d'art et le raisonnement scientifique), qu'ils ont chacun des conditions de félicité et d'infélicité – l'extase pour l'œuvre d'art, la preuve réussie pour la science – et que l'on peut se tromper en appliquant à un de ces modes d'existence une approche qui relève d'un autre. Poussons plus loin, car l'anecdote d'Hoffmann est riche : la thèse de Bruno Latour est que la modernité se caractérise par la survalorisation d'un mode d'existence, celui de la science, qui a eu tendance à écraser les autres. La modernité tout entière a « cet air fin » que décrit Hoffmann : la science regarde la politique, la religion, la fiction, le droit, l'économie, de haut, en leur demandant des comptes sur leur fonctionnement de son propre point de vue. Bruno Latour avance encore en posant que la science en question n'est pas celle qui se fait, mais une fausse conception de la science. Là, je reconnais que ça se complique un peu. Il faut donc reprendre la description du fonctionnement de la science pour la réajuster, et décrire les autres modes d'existence en leur conférant une égale dignité (p. 95).



Blue, Green and Brown,
Rothko (1951)

Lui — Bref, « *Jusqu'ici les économisateurs n'ont fait que performer le monde, il s'agit maintenant de le décrire !* » (p. 442). Je préfère Hoffmann.

Moi — Je savais qu'Hoffmann te plairait, vieux retour de ce moment de ta jeunesse où tu ne lisais que lui.

Lui — Attention à ne pas finir comme lui...

Moi — Pas trop de risque : je n'aime pas le punch. Même si je dois veiller à ne pas abuser du Médoc...

Lui — Ce que tu m'expliques donc est que Bruno Latour va reprendre la question de la description de la science, faisant exploser la vue fausse que l'on en a, puis expliquer que d'autres modes d'existence cohabitent, ayant chacun à la fois son mode de fonctionnement, disons sa trajectoire propre, pour parler comme lui, et ses conditions de félicité et d'infélicité ? Que ces modes sont distincts, bien qu'on ait tendance à les confondre et à commettre des erreurs de catégories, et qu'ils cohabitent dans notre monde ?

Moi — Voilà.

Lui — Et combien seraient-ils ?

Moi — Si l'on en croit Bruno Latour, douze. Enfin, pour l'instant. Et ils parviendraient à se ranger dans une table des catégories en un ensemble harmonieux...

Lui — Rien qu'au ton que tu emploies, on sent comme un doute !

Moi — J'avoue que j'ai un peu de mal à digérer ce résultat. Cela étant, Bruno Latour aussi, semble-t-il. Un peu trop beau, trop symétrique, trop clair et distinct, pour être vrai.

Lui — En effet... Reprenons le fil. Dans un premier temps donc, redonner de la science une description satisfaisante. Je suppose qu'il s'agit de la vie de laboratoire ?

Moi — Oui, comme l'explique Bruno Latour, le laboratoire est à la métaphysique ce que la drosophile est à la génétique. Ce lieu montre que les faits ne parlent jamais d'eux-mêmes (grosse erreur des modernes), qu'il faut les établir, dans l'angoisse de se tromper (infélicité), par toute une série de transformations. Dès lors que l'on a compris cela, qu'on a décrit le développement de la science de cette manière, on comprend à la fois qu'il s'agit d'une trajectoire à suivre pas à pas, et d'une trajectoire particulière. On libère alors les autres modes d'existence qui seront quant à eux analysés comme d'autres trajectoires, différentes, devant être reconnues pour telles et non pas jaugées à l'aune de la science. Ce qui fait un mode d'existence est à la fois sa trajectoire propre et ses conditions propres de félicité.

Lui — Donne-moi un exemple.

Moi — Le plus convaincant, dans le livre, me paraît être la politique. Depuis Socrate, elle est suspecte d'être le champ de la violence, de la manipulation, du rapport de force, alors qu'elle devrait être celui du vrai. On oscille entre deux approches : soit la considérer comme un champ de forces brutes – Machiavel – soit vouloir l'aligner sur une science idéalisée, en lui demandant de la transparence, de l'exactitude, de la fidélité, de la représentation. C'est méconnaître sa trajectoire propre.

Lui — Quelle serait-elle ?

Moi — D'abord, elle s'intéresse à des objets, qui sont des problèmes à résoudre, pour essayer de constituer à chaque fois un rassemblement autour d'une solution à trouver : « *Ni le public, ni le commun, ni le "nous" n'existent ; il faut les faire être. Si le mot PERFORMANCE a un sens, c'est bien celui-là.* » (p. 352) Et ce travail, ce qui constitue le propre de la trajectoire politique, est sans cesse à recommencer. Le nous, le public, se dissolvent à chaque instant et doivent sans cesse être recomposés. Rien à voir avec le mode d'existence des objets scientifiques : « *[La politique est la] capacité d'obtenir, à partir d'une multitude, une unité, à partir d'une somme de récriminations, une volonté unifiée ; puis, par cette autre capacité de passer, par une série aussi vertigineuse de discontinuités, de l'unité provisoire à la mise en œuvre des décisions, à l'obéissance de ceux qui récriminaient, malgré la continue transformation que cette multitude fait subir à ces injonctions en résistant par tous les moyens. Ce qui était uni se disperse comme une volée de moineaux. Et il faut tout recommencer : l'autonomie est à ce prix. C'est dans cette REPRISE continue du mouvement qui ne peut s'assurer définitivement*

sur rien que repose probablement son trait le plus spécifique, cette obligation de tout reprendre à nouveau qui fait du parler politique peut-être la plus exigeante de toutes les conditions de félicité et qui explique le choix de l'adjectif courbe. Pour en dessiner le trait, nous allons dorénavant parler du CERCLE puisqu'il s'agit bien de revenir sans cesse sur ses pas par un mouvement d'enveloppement toujours à reprendre afin de dessiner la forme mouvante d'un groupe doté d'une volonté propre et qui est capable à la fois de liberté et d'obéissance – ce que le mot autonomie capture parfaitement. » (pp. 141-142)
Or, nous avons tous, nous, modernes, l'illusion que l'on devrait trouver en politique des assurances de type scientifique.

- Lui* — Peut-être. Mais comment peut-on vouloir traiter de la politique du droit, du religieux, de la science, de la fiction, j'imagine que j'en passe, et des meilleurs ? Soit Bruno Latour est le nouveau Pic de la Mirandole, sachant tout sur tout, soit il joue de son ignorance en lançant quelques éclairs destinés à nous éblouir.
- Moi* — Je dirais ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre. D'abord, le projet est collectif. Mais il repose surtout sur une méthode originale (Dumez, 2011). Dans le livre, elle est rapportée à l'ethnologie et à l'anthropologie : « *C'est toujours la vertu de l'anthropologie que de pouvoir reprendre à nouveaux frais, et comme de l'extérieur, dans toute sa fraîcheur, une expérience que la proximité, l'habitude, les préjugés locaux ne permettaient plus d'éprouver* » (p. 385). C'est avant tout une méthode ethnographique qui porte sur des réseaux. Le mot est pris à la fois au sens traditionnel et en un sens original. La démarche consiste chaque fois à analyser le cours d'une action, dans un domaine particulier, à partir du repérage d'une suite de petites discontinuités qui permettent cette continuité. Le réseau présente quatre caractéristiques intéressantes (p. 43) : il se matérialise facilement ; la notion attire l'attention sur les flux, bien qu'on ne confonde pas ce qui se déplace et ce qui permet le déplacement (l'infrastructure de réseau) ; un réseau établit une contrainte de continuité (une simple interruption bloque le réseau) ; un réseau se surveille et s'entretient. Avec cet outil, Bruno Latour va donc aborder différents domaines chers à la modernité, et en donner une description originale, en décalage avec celle que l'on a spontanément à l'esprit : « *Nous avons appris à reconnaître un mode chaque fois que dans une épreuve, le plus souvent celle d'une erreur de catégorie, nous réalisons que se dessine un certain type de continuité, une trajectoire, par le truchement d'une discontinuité, d'un hiatus à chaque fois original.* » (p. 188) Par exemple, si tu lis le chapitre consacré à la religion, toi qui te piques d'être stendhalien tu comprendras pourquoi appeler un être aimé « Mon cher ange », ou plus simplement « petit ange », est profondément pertinent. Nous croisons de temps en temps un ange, et il a un mode d'existence très particulier qu'analyse entre autres Bruno Latour.
- Lui* — Le livre porte une épigraphe doublement discrète – *Si scires donum Dei*. De quoi s'interroger en effet. Mais a-t-il bien étanché ta soif ? Toi qui es un peu économiste et un peu théoricien des organisations, sois honnête, sachant que l'auteur explique que toute la théorie des organisations s'est trompée sur la notion d'organisation, la description latourienne a-t-elle emporté ton adhésion ?
- Moi* — Esprit qui toujours nie... Il est vrai qu'il y a toujours quelque irritation ressentie quand un non-spécialiste explique aux spécialistes qu'ils n'ont rien

compris à ce dont ils sont spécialistes. Chacun – le juriste pour le droit, le théologien pour le religieux, l'économiste pour l'économie, le théoricien des organisations pour l'acte organisant – a des raisons de pester. Par contre, chacun a quelques raisons de se réjouir de ce qui est dit du voisin. Gestionnaire, ce que dit Bruno Latour des errances de l'économie qui est passée à côté de l'analyse des dispositifs performant le réel n'est pas forcément pour me déplaire. Je me dis que l'analyse de réseau au sens où il l'entend peut être intéressante. L'économie se pense sur le modèle de la physique depuis Walras, mais il n'est pas sûr que ce soit le bon modèle : « *Si l'on devait se mettre à "physicaliser" l'économie, alors elle ressemblerait davantage à la physique, la vraie, et prendrait cet aspect bricolé, astucieux, équipé, multiforme, grâce auquel on parviendrait à monter des expériences délicates dont la plupart auraient la chance de pouvoir rater...* » (p. 449) N'est-ce pas vrai ?

Lui — Certes, les pierres lancées dans les jardins des voisins peuvent avoir un certain charme. Mais concernant les organisations, ce qui t'est le plus proche ?

Moi — J'avoue que la pilule est un tantinet plus dure à avaler... Néanmoins, l'idée de scripts définissant l'acte organisant, ces scripts étant par nature contradictoires entre eux, donc produisant en même temps de l'organisation et de la désorganisation, les deux étant les deux faces de l'acte organisant, parce qu'il est impossible, malgré l'illusion qu'on en a toujours, qu'une organisation éliminant les contradictions soit possible à un niveau supérieur, est une vision intéressante. Les théoriciens des organisations ont eu du mal à penser organisation et désorganisation comme intrinsèquement entremêlées (Durand, 2013 ; Dumez, 2013). Encore une fois, c'est la description ethnographique qui frappe par sa justesse. Voilà comment, en quelques phrases, est décrite une organisation : « *Une suite, une accumulation, un feuilletage vertigineux de désorganisations successives : des gens vont et viennent, ils transportent toutes sortes de documents, se plaignent, s'assemblent, se séparent, râlent, protestent, se rassemblent à nouveau, s'organisent une fois encore, se dispersent, se rattrapent, le tout dans un désordre continu sans qu'on puisse jamais définir les bords de ces entités qui ne cessent de s'étendre ou de se réduire comme un accordéon.* » (Latour, 2012, p. 388) Et le lien entre organisation et désorganisation est quant à lui décrit de la manière suivante : « *Organiser n'est pas, ne peut pas être le contraire de désorganiser. Organiser, c'est rattraper en route et à la volée des scripts à échéance décalée qui vont en désorganiser d'autres. Cette désorganisation est nécessaire puisque les mêmes êtres doivent constamment tenter de jongler avec des attributions, sinon toujours contradictoires, du moins distinctes. Au lieu d'une isotopie, c'est une hétérotopie qui gagne [...] Impossible pour aucun être humain d'unifier en un tout cohérent les rôles que les scripts lui ont assignés.* » (Latour, 2012, p. 393) Le livre est rempli de notations stimulantes et profondes. Par exemple : « *le travail d'abstraction est un métier concret* » (p. 118) qui exprime toute la démarche de l'auteur et avec laquelle je me sens profondément en phase.

Sans titre, Rothko (1969)



Lui — Mais sois honnête : crois-tu à tous ces modes d'existence ?

Moi — À la vérité, j'avoue que j'ai un peu de mal avec eux. La notion de jeux de langage chez Wittgenstein me parle plus, c'est vrai. Ils sont multiples, il ne s'agit pas de simple langage mais de l'entremêlement de discours et d'action, et il n'y a pas de métalangage. On peut s'emmêler en prenant un jeu pour un autre. On est très proche de ce que décrit Bruno Latour mais il n'y a pas de tentation ontologique (ah, ces théories qui se parent du titre pompeux d'ontologie, dit Kant...) ; il n'y a pas de table des jeux de langage, comme celle que propose Bruno Latour pour les modes d'existence ; enfin, derrière les ontologies régionales se profile toujours la tentation de l'ontologie générale, et Bruno Latour n'y résiste pas tout à fait (il est vrai que même Wittgenstein n'y a pas tout à fait résisté avec ses formes de vie...).

Lui — Mais si tu récusés l'idée de plusieurs modes d'existence, que reste-t-il du projet latourien, sinon des aperçus intéressants ?

Moi — La question se pose en effet. Sachant qu'on ne peut rendre compte du droit, de l'économie, du religieux, du politique, en vingt pages, et si l'on pense une philosophie générale des modes d'existence impossible, que reste-t-il ? Je dirais, d'abord et encore une méthode. Celle qui consiste à suivre une trajectoire et à repérer les conditions de félicité et d'infélicité propres à cette trajectoire. Bruno Latour emprunte cette dernière notion à Austin, mais en l'infléchissant fondamentalement. Austin distinguait le discours susceptible d'être vrai ou faux (« le chat est sur le paillason ») et le discours performatif (« en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais chevalier de la légion d'honneur ») qui n'est pas susceptible d'être vrai ou faux, mais qui peut réussir ou non. Il y avait donc une opposition binaire, avec d'un côté le vrai et le faux et de l'autre la félicité ou l'infélicité. Pour Bruno Latour, il n'y a pas une opposition binaire entre deux types de langage, mais une pluralité de modes d'existence (non pas un univers, mais un « multivers ») et chaque mode a des conditions de félicité ou d'infélicité qui sont en même temps des conditions de véridiction. Austin est donc infléchi sur ces deux points fondamentaux. Ceci est dû à l'approche qu'a Bruno Latour de la démarche scientifique. Elle est une trajectoire complexe de transformations, de sauts, à travers des dispositifs bricolés et complexes, qui peut réussir ou rater. Le vrai est une réussite (félicité) et le faux un ratage (infélicité). Du coup, les autres modes d'existence, qui peuvent rater ou réussir, de la même manière, ont aussi un rapport à la vérité.

Donc, retenons d'abord et avant tout une méthode, qui cherche des trajectoires et des conditions de félicité et d'infélicité. C'est un point fondamental. Il devrait l'être dans toute analyse de la performance.

Il y a un autre point. Cette méthode est très différente, et du constructivisme et de l'approche critique. La double critique du constructivisme et des approches critiques menée dans le livre est en soi intéressante. Le constructivisme oppose le réel et le construit. L'approche de Bruno Latour est différente et repose sur trois points, concernant le construit (pp. 163-165) : tout ce qui est construit pose l'énigme de qui construit, notamment celle du faire faire ; tout ce qui est construit repose sur l'incertitude du sens du vecteur de la construction (est-ce Balzac qui construit ses personnages, ou ses personnages qui construisent l'écriture de Balzac ?) ; enfin, ce qui est construit peut l'être bien ou mal, peut réussir ou

échouer (on retrouve ici les conditions de félicité). La pensée critique, quant à elle, est définie ainsi : « [...] est devenue “CRITIQUE” la pensée qui cherche à toujours révéler derrière les institutions du Vrai, du Beau, du Bien, du Tout, la présence d’une multiplicité de manipulations douteuses, de traductions défectueuses, de métaphores usées, de projections, bref de transformations qui en annulent la valeur. » (p. 161) Elle repose sur l’idée qu’il faut passer derrière l’existant pour en montrer les faiblesses. La méthode maniée par Bruno Latour est différente : « Il n’y a rien “derrière” le religieux – pas plus d’ailleurs qu’il n’y a quoi que ce soit d’intéressant “derrière” la fiction, le droit, la science, etc., puisque chaque mode est à soi-même sa propre explication, complète en son genre. Le social, c’est eux tous. » (p. 309)

Il y a enfin une autre dimension fondamentale dans la démarche. Il s’agit du rejet de la distinction entre faits et valeurs, typique de la modernité. Ici, Bruno Latour rejoint Putnam (Putnam, 2002/2004 ; Dumez, 2010) : « Dans toute situation, à condition de s’en approcher assez pour la suivre au plus près, on doit pouvoir déceler les traces laissées dans leur sillage par la passe particulière des êtres porteurs de moralité. De même qu’un géologue peut entendre cliqueter la radioactivité, mais seulement s’il est équipé d’un compteur Geiger, on peut enregistrer la présence de la moralité dans le monde à condition de se concentrer sur cette émission particulière. Et de même que personne, une fois l’instrument calibré, n’aurait l’idée de demander au géologue si la radioactivité est “dans sa tête”, “dans son cœur”, ou “dans les roches”, de même on ne doutera plus que le monde émet de la moralité vers celui qui possède un instrument devenu assez sensible pour l’enregistrer. » (p. 454)

Lui — Une méthode donc, on en revient toujours là. Reste pourtant la thèse centrale : comment tout le monde aurait-il pu se tromper depuis Socrate, jusqu’à ce que la méthode latourienne apparaisse, brisant enfin l’erreur générale ?

Moi — À la base, il y a l’erreur cartésienne qui oppose sujet et objet et entraîne ainsi une méconnaissance profonde de tous nos fonctionnements (comme Wittgenstein ou Peirce, Bruno Latour est très critique envers le malheureux Descartes, son *cogito solipciste* et sa *res extensa*). Il y a ensuite le constructivisme, on vient de le voir. Mais il y a un troisième facteur, que Bruno Latour analyse comme un mode d’existence propre, l’un des plus intéressants et des plus étranges : « [...] l’habitude est ce mode d’existence qui voile tous les modes d’existence – y compris le sien. » (p. 270). Un chapitre original lui est consacré : « Nous avons trop souvent prétendu des Modernes qu’ils faisaient en pratique l’inverse de ce qu’ils disaient. Le trope était bien maladroit, comme s’il était impossible aux acteurs – par fausse conscience ? – de dire ce qu’ils font. Certes, l’enquête a bien expliqué pourquoi ils avaient tendance à perdre le fil de l’expérience à cause, d’une part, de la confusion de la connaissance avec le connu [...] et de la fêlure du constructivisme, d’autre part. Nous découvrons maintenant une raison plus charitable : l’habitude a bien pour effet de rendre IMPLICITE l’immense majorité des cheminements sans pour autant que l’adjectif EXPLICITE veuille dire “formel” ou “théorique” ». (p. 275)

Lui — Très bien, on comprend donc pourquoi tout le monde s’est trompé sur tout depuis Socrate lui-même, et qu’il fallait quelqu’un qui étudiat les laboratoires pour pouvoir enfin nous éclairer. Mais en quoi sommes-nous plus avancés ? Quel est l’objectif du projet ? On voit bien quel était celui de

Wittgenstein : tout laisser en l'état. Pour Wittgenstein, les choses fonctionnent bien, notamment en pratique. Les problèmes ne surgissent que quand les pièges du langage nous entraînent vers la métaphysique et ses questions insolubles parce que mal formulées. Il faut donc remonter à ces embranchements et défaire les nœuds. En ce sens, le travail est critique. Mais une fois ce travail fait, tout reste en l'état. Quel est l'objectif du projet latourien ? Admettons que nous n'ayons rien compris, cette mauvaise compréhension, quel effet a-t-elle ? La science n'a pas attendu Bruno Latour pour se développer. Il lui explique que le compte rendu qu'elle fait de sa propre pratique est faux ; et alors ? Si elle adopte la description latourienne, son fonctionnement s'améliorera-t-il ? Ou restera-t-il le même ?

Moi — J'avoue que l'objectif n'est pas très clair pour moi. Comme je te l'ai dit, il n'est pas critique au sens de la dénonciation de tout ce que Bruno Latour analyse. Pourtant cette dimension critique existe bel et bien. Par exemple, quand l'auteur explique que les approches critiques actuelles impliquent le risque du fondamentalisme, qui lui est intrinsèquement lié. Quant à la science, cette dimension critique n'apparaît pas. Ma perception est pourtant que le fonctionnement du champ scientifique aujourd'hui, structuré par le poids des grandes revues, est pervers ; qu'une cléricature s'est mise en place avec son fonctionnement scolastique ; que les scientifiques sont incités à mentir sciemment sur leur pratique réelle pour publier. De cela, pas de trace dans le projet. Par contre, très clairement, l'analyse de la politique comme pervertie par la volonté d'en faire une affaire scientifique et devant retrouver son mode d'existence propre : il faut changer les choses en ce domaine pour que nous puissions trouver une solution commune, mondiale, aux questions qui se posent, notamment écologiques. Il y a un projet de connaissance des autres modes d'existence (mieux comprendre le religieux, ou le droit, ou l'économie) mais ce projet est-il purement esthétique (le bonheur de mieux comprendre ce qui l'avait été mal) ou a-t-il une autre dimension ? Je reconnais que je m'interroge. Le fait que les domaines des

Modernes (le droit, le religieux, le politique, l'économique, l'organisationnel, etc.) coïncident finalement avec les modes d'existence est sans doute inévitable mais me fait problème : le projet ne bouscule finalement pas les frontières. Malgré ce qu'il en dit, affirmant que ces frontières des domaines ne tiennent pas (il y a du droit dans l'économie, du politique dans la science, etc.), il les renforce *in fine* paradoxalement en ajoutant simplement des modes d'existence transverses, si l'on peut dire, comme l'habitude. Autrement dit, une fois une meilleure connaissance établie, tout semble rester en l'état en pratique, à l'exception de la politique. Mais cette meilleure connaissance, à la différence de ce qui se passe chez Wittgenstein, ne semble pas même permettre d'éviter des erreurs. À l'exception du politique, encore une fois, qui, lui, appelle un changement. La difficulté gît en partie d'ailleurs dans le dispositif d'écriture du livre, particulièrement complexe. Il y a un « je », pas très fréquent mais réel, dont on peut penser qu'il représente Bruno Latour ; il y a un être de fiction, une ethnologue, qui mène



Untitled, Rothko (1960)

l'enquête ; il y a les Modernes, sur lesquels l'enquête est menée (mais on sait qu'en un sens ils n'existent pas) ; et il y a un nous, qui tantôt désigne tout le monde (Bruno Latour, son lecteur, et les Modernes que nous sommes), tantôt désigne Bruno Latour et peut-être l'ethnologue, avec le lecteur associé, c'est-à-dire un nous qui essaie de comprendre. La difficulté tient au fait que tout le monde est entremêlé, Bruno Latour, son ethnologue, son lecteur, les Modernes, dans l'objectif de comprendre tout le monde, c'est-à-dire les Modernes, qui sont eux-mêmes d'un certain point de vue le construit de Bruno Latour. Quoi de plus moderne, d'ailleurs, que ce décentrement caractéristique de l'ethnographie, qui commence peut-être avec les Grecs quand ils regardent leur victoire sur les Perses avec les yeux des Perses (comme le pensait Jacqueline de Romilly), et en tout cas avec Montaigne à l'aube des Temps dits modernes ? C'est un des sens du projet que de tenter l'impossible : l'analyse des Modernes par des Modernes, grâce à une technique typiquement moderne, l'ethnographie. Cette impossibilité, comme toute impossibilité, valait d'être tentée, et elle est elle-même typique de l'intranquillité de la modernité. On pense à Pessoa : « *Vos caravelles, Seigneur, n'ont jamais réalisé de voyage aussi primordial que celui que mon esprit, dans le désastre de ce livre, a finalement accompli.* »

Lui — La pirouette attendue : ce projet de comprendre les modernes est typique de la modernité elle-même dans l'impossibilité de la réflexivité propre à la modernité, et Pessoa à la clef... C'est bien ce que je disais : quand on a aussi peu compris d'un livre qu'on a dévoré, on renonce à en parler.

Moi — Dans son impossibilité même, liée d'ailleurs au sujet lui-même, ce compte rendu valait d'être tenté et...

(*Il s'enfuit, horrifié*)

Références

- Dumez Hervé (2010) "L'opposition fait/valeur doit-elle être abandonnée ? Le point de vue de Hilary Putnam et ses implications pour la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n°4, pp. 53-60.
- Dumez Hervé (2011) "L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 27-38.
- Dumez Hervé (2013) "Le devisement organisationnel du monde. À propos de *La désorganisation du monde* de Rodolphe Durand", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 9, n° 2, pp. 71-74.
- Durand Rodolphe (2013) *La désorganisation du monde*, Lormont, Le bord de l'eau.
- Latour Bruno (2012) *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris La Découverte.
- Putnam Hilary (2002) *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays*, Cambridge MA, Harvard University Press. [Traduction française : Putnam Hilary (2004) *Fait/Valeur : la fin d'un dogme, et autres essais*, Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat] ■